



livre / échange

Vie littéraire et actualité du livre en Basse-Normandie

Journal trimestriel édité par le Centre régional des Lettres
de Basse-Normandie
N°55 / juillet 2011



DES LIBRAIRES
EN BASSE-NORMANDIE

livre/échange #55 Juillet 2011

Journal trimestriel publié par le Centre régional des Lettres de Basse-Normandie
10 rue du Château-d'eau - CS 75438 -14054 Caen Cedex 4. Tél. : 02 31 15 36 36
Fax : 02 31 15 36 37.

Le CRL est une association loi 1901, soutenue par la Région Basse-Normandie et le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie - avec le concours des conseils généraux du Calvados, de la Manche et de l'Orne.

Le CRL est membre adhérent de la FILL (Fédération interrégionale du livre et de la lecture)

Directeur de la publication : André SERVANT
Rédacteur en chef : Laurent DELABOULISE
Textes et reportages : Nathalie COLLEVILLE
Relecture et correction : Fabrice EMONT
Conception graphique et réalisation : www.aprim-caen.fr
Impression : Imprimerie TPI

Ont participé à ce numéro :

Agnès Babois, Laurent Delabouglise, Malika Dif, Virginie Kawula, Sylvie Marivintg, Guillaume Patard-Legendre, Jérôme Rémy, Valérie Schmitt.

Création du logotype : Joël Hubaut

ISSN : 1274-3712 Dépôt légal à parution.

ABONNEMENT

Pour recevoir gratuitement *livre/échange* chez vous tous les trimestres, écrivez au Centre régional des Lettres, en indiquant votre nom, votre adresse.

www.crlbn.fr

**LE PASSAGE**

8 rue du Bercail / 61000 Alençon

Tél. : 02 33 80 66 40

Fax : 02 33 80 66 44

www.librairielepassage.com

librairie.lepassage@wanadoo.fr



« J'ai toujours pensé que les secrets doivent mourir avec ceux qui les ont portés. Vous vous dites sûrement que je trahis mes propres convictions, puisque je vous en parle, mais à vous, je dois tout dire. » À la mort de sa mère, Camille, jeune éditrice, reçoit de nombreuses lettres de condoléances. Elle



Évelyne Charpentier

en remarque une parmi d'autres, plus épaisse, signée d'un mystérieux Louis. S'apprêtant à la lire, elle ignore encore qu'elle va ouvrir la terrible boîte de Pandore. Ce courrier sera suivi de nombreux autres lui narrant la vie d'une jeune femme prénommée Annie, les événements se déroulant à la fin des années 1930 et pendant la Seconde Guerre mondiale. Annie se lie d'amitié avec Madame M. qui, dépressive ? malade ?, se repose à la campagne. Comprenant que la source de son mal-être vient du fait qu'elle ne peut avoir d'enfant (n'oublions pas les discours de l'époque sur la maternité au service de la Patrie...), Annie lui propose de porter son enfant à sa place. Cette idée saugrenue va faire son chemin et Madame M. persuadera son mari d'accepter cette terrible proposition.

Recoupant les informations apportées au fur et à mesure des lettres reçues, Camille comprend que le destin tragique de ces personnages la concerne. Ce livre n'est pas un roman à suspense mais se lit comme tel, la montée dramatique du récit nous tient en haleine jusqu'au dénouement. L'auteure, Hélène Grémillon, juxtapose les tourments de la Grande Histoire à ceux d'hommes et de femmes en proie à leurs propres malheurs. Avec intelligence, sur fond de Seconde Guerre mondiale, elle nous amène à réfléchir sur des préoccupations très contemporaines.

On prend un grand plaisir à lire ce premier roman magistralement construit. La profusion de parutions à la rentrée littéraire de septembre fait que l'on ne peut pas tout lire et que certains livres repartent chez les éditeurs sans avoir obtenu la reconnaissance d'un large public. C'est pourquoi il faut laisser du temps aux livres dans les rayons des librairies et des bibliothèques. Certains méritent vraiment d'être lus. C'est le cas de celui-ci et j'aimerais qu'il connaisse un grand succès (pourquoi pas cet été) et que l'on n'oublie pas cette auteure prometteuse.

ÉVELYNE CHARPENTIER

[*Le Confident*, Hélène Grémillon (Plon)]

et aussi

Les Trois Saisons de la rage

de Victor Cohen Hadria (Albin Michel),
Prix littéraire de la ville de Caen.

Purge de Sofi Oksanen (Stock).

Dans la mer il y a des crocodiles

de Fabio Geda (Liana Levi).

Les Privilèges de Jonathan Dee (Plon).

Emma de Normandie de Stéphane William Gondoin (La Louve).

livre/échange



André Servant
Président du Centre
régional des Lettres
de Basse-Normandie.

Arriver dans une ville encore inconnue et, en flânant, découvrir la vitrine d'une librairie. Entrer, humer, fureter et trouver, là, sur une table, au milieu des autres, le livre qui vous avait tant touché il y a quelques semaines, orné du cœur rouge que vous aviez alors eu envie de lui décerner, voilà un petit bonheur qui n'a pas de prix. Le, la libraire, un ami qui vous veut du bien. Et qu'on s'approprie si vite. MON libraire, MA libraire, c'est quelqu'un qui me connaît, qui sait bien des choses sur moi. Il n'est pas le commerçant du milieu de la rue, il est celui qui partage un engouement, une curiosité, une quête, une déception parfois. On ne lui parle pas, on l'interroge, on l'écoute, on lui confie. Il nous a débusqué et nous dégotte une réédition ou un inédit de cet auteur qui nous avait fait vibrer il y a trente ans...

Il y a trente ans, on votait la loi Lang, qui instituait le prix

unique du livre. Belle idée, dont nous mesurons aujourd'hui les effets bénéfiques en trouvant encore dans nos petites villes des vraies librairies où la compétence s'allie à la proximité.

Je ne sais plus quand ni où j'avais consigné dans un carnet cet extrait d'un entretien avec Martine Roffinella. Je vous le livre (!), car il me paraît dire passionnément la relation si particulière qui peut se lier avec le ou la libraire. « Ma première librairie s'appelait Jo. Elle était brune aux yeux noirs, portait le cheveu court, se déplaçait telle une biche dans la librairie où elle était employée. Pour choisir un livre, le "détecter", elle le reniflait, grappillait quelques paragraphes ici ou là, malaxait la couverture, tournait et retournait le livre avec une grâce insensée, y posait ses lèvres parfois, lorsqu'elle l'aimait. Jo avait un contact direct, sensuel, avec les ouvrages qu'elle recommandait aux visiteurs de sa librairie ; ils étaient ses amants, ses maîtresses, ses parents, sa tribu. Elle vivait au milieu des pages comme d'autres dans leur cuisine, s'apprêtant à confectionner un mets divin. Jo goûtait aux livres avant de les recommander. Et c'était un acte physique. Elle pouvait dire si tel ou tel basilic, révélant un élan d'écriture boisé, épicé, aventureux ou coquin, était présent chez un auteur, dans le livre qu'elle tenait entre ses longues mains comme un corps incestueux. Moi j'étais jeune, j'avais 17 ans, je me disais que j'aurais aimé avoir écrit un livre qui un jour tomberait entre ces doigts-là, entre ces lèvres-là, entre ce souffle-là. Jo était un amour pour certains, une terreur pour d'autres. Ce qu'elle cherchait, c'était le talent... »

Ce numéro donne toute leur place à ces professionnels qui nous tiennent à cœur. Leur existence est pour nous le gage d'une pensée libre et d'une réelle diversité dans nos approches et nos choix esthétiques et philosophiques.

Je vous souhaite de belles rencontres estivales et littéraires !

ANDRÉ SERVANT

Le Confident

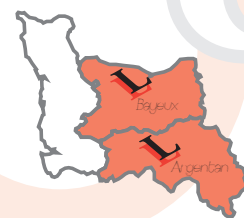
d'Hélène Grémillon

PLON



LIBRAIRIE HERVIEU

7 rue Eugène-Denis
61201 Argentan
Tél. : 02 33 67 09 78
contact@librairie-hervieu.com



La Couleur des sentiments

de Kathryn Stockett

ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON



Christèle Dolley

Nous sommes en 1962. John F. Kennedy est président, Martin Luther King va bientôt marcher sur Washington, on découvre l'air conditionné, les émissions à la radio et les feuilletons à la télé, et Rosa Parks refuse de céder sa place à un Blanc dans un bus. Un souffle nouveau semble toucher les États-Unis. Mais à Jackson, Mississippi, la vie de la bonne société continue à être régie par des règles immuables : tandis

que les dames blanches se réunissent pour des parties de bridge, commentent les dernières tenues vestimentaires et les coiffures des unes et des autres, leurs bonnes noires continuent d'élever leurs enfants et à les servir. La barrière sociale existe toujours : on ne déjeune pas à la même table, les bonnes ne font les courses ou promènent les enfants que si elles portent leur uniforme (blanc) et surtout on s'interroge sur une question purement domestique : doit-on partager ou non ses sanitaires avec sa bonne noire ou construire les toilettes de celle-ci dans le garage ? Débat anodin pour certaines, mais impensable pour d'autres comme pour Aibileen, la bonne noire de la famille Leefolt. Cependant, elle ne dit rien, car elle l'a appris dès sa première place : les patronnes blanches ne supportent pas que leur bonne réponde. Sa meilleure amie, Mimmie, n'a pas retenu cette leçon : elle est renvoyée régulièrement et va de place en place. Miss Skeeter, elle, ne peut rester indifférente : issue d'une des plus vieilles familles de planteurs de la région, elle est de retour

après ses quatre années d'études à l'université et rêve de devenir journaliste, d'autant plus qu'elle s'interroge sur le renvoi mystérieux de Constantine, sa bonne, qui l'a élevée depuis sa naissance.

Une relation totalement inédite va peu à peu s'établir entre ces trois femmes : réunies dans le plus grand secret et dans la peur d'être découvertes, elles vont écrire à trois voix leur quotidien, le rêve d'échapper à sa condition sociale pour l'une, les humiliations de tous les jours pour les autres... avec l'espoir que leur témoignage changera le cours des choses. Un très beau récit sur le racisme au quotidien, très riche en sentiments, en émotions et en humour avec des personnages attachants : un premier roman réussi et à découvrir.

CHRISTÈLE DOLLEY

[*La Couleur des sentiments*, Kathryn Stockett, traduction de Pierre Girard, (Éditions Jacqueline Chambon)]

et aussi

- Le Signal*, de Ron Carlson (Éditions Gallmeister).
- Loving Frank*, de Nancy Horan (LGF).
- Le Goût des pépins de pomme*, de Katherina Hagen (LGF).
- Les Trois Lumières*, de Claire Keegan (Éditions Sabine Wespieser).
- Berthe au grand pied*, de Martina Kempff (Actes Sud).

LE PRÉAMBULE

10 rue Saint-Malo
14400 Bayeux
Tél./Fax : 02 31 51 99 87
www.librairiepreambule.fr
preambule@librairiepreambule.fr

Rosa candida

d'Auður Ava Ólafsdóttir

ZULMA

Auður Ava Ólafsdóttir est née en 1958 en Islande. *Rosa candida*, son premier roman traduit en français, est largement salué par la presse et la critique de son pays et du nôtre. Ce livre, on ne peut que l'aimer. L'histoire a quelque chose qui tient à l'essentiel, aux racines de la vie. C'est une histoire tendre, pleine d'humour et de légèreté. Un grand moment de détente et d'émotion. Arnljótur, un jeune homme candide de 22 ans, quitte sa maison, son frère jumeau autiste et son vieux père octogénaire. Mourante dans un tas de ferraille suite à un accident de voiture, sa mère a trouvé la force de téléphoner aux siens afin de donner quelques dernières recommandations à son fils, qui a écouté, sans s'en rendre compte, les dernières paroles de sa mère adorée. Un lien les unissait : le jardin et la serre où elle cultivait une variété rare de roses, la *Rosa candida*. Dans cette même serre, il aimera, une

nuite, Anna, qui n'est autre que l'amie de son meilleur ami. C'est suite à cette nuit qu'il devient père, par accident. « Je suis bien obligé de me demander comment deux personnes, qui ne se connaissent pas, ont pu faire pour fabriquer un enfant aussi divin dans des conditions aussi primitives et inadéquates que celles

d'une serre. » Il s'en va aussitôt après la naissance de sa fille Flora Sol. Vingt-deux ans, c'est jeune pour s'engager dans une vie à deux... Arnljótur va prendre la route pour réhabiliter une ancienne roseraie faisant partie d'un monastère, très loin des siens, datant du Moyen Âge et abritant la *Rosa candida*. On devine que ce monastère perdu sur un rocher se situe en Italie... Là-bas, dans cet autre jardin oublié du monde, accompagné par un moine cinéphile et quelques autres personnages qui l'aideront à se construire, il apprendra à ne plus avoir peur d'aimer et peut-être à assumer son rôle de père. Finira-t-il également par accepter l'idée du bonheur à deux ?

PATRICIA DANIEL

[*Rosa candida*, Auður Ava Ólafsdóttir, traduction de Catherine Eyjólfsson, (Zulma)]

et aussi

- Une femme simple et honnête* de Robert Goolrick (Anne Carrière).
- La Délicatesse* de David Foenkinos (Gallimard).
- Le Goût des pépins de pommes* de Katharina Hagen (Anne Carrière).
- Métamorphose en bord de ciel* de Mathias Malzieu (Flammarion).
- Les Privilèges* de Jonathan Dee (Plon).



Patricia Daniel

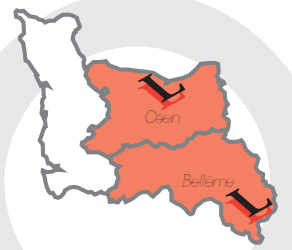
DU CÔTÉ DE BELLÈME

8 bis boulevard Bansard-des-Bois
61130 Bellême
Tél. : 09 63 52 89 83
ducotedebelleme@orange.fr

Le Show de la vie

de Chi Li

ACTES SUD



On pourrait facilement passer à côté du *Show de la vie*, le tout petit roman, récemment paru chez Actes Sud, de l'auteure chinoise Chi Li, et on aurait tort. Ce texte est un pur délice. Avec près d'une dizaine de romans à son actif, dont le très beau *Trouée dans les nuages* ou encore *Tu es une rivière*, Chi Li s'impose petit à petit comme un des auteurs les plus importants de la Chine d'aujourd'hui. Au cœur du roman *Le Show de la vie*, paru il y a déjà dix ans dans sa version originale, on trouve avant tout un très beau portrait de femme – la jeune Célébrité (ou Célé) – qui nuit et jour mène, tambour battant et sans jamais faiblir, sa vie et celle des autres avec une incroyable volonté et une débrouillardise à toute épreuve.

On y découvre aussi, à travers une galerie de personnages très typés, une Chine où le traditionnel se mêle violemment au monde moderne. La grande ville de Wuhan où se situe le roman n'est en fait que suggérée, car Célé vit et travaille dans un seul et unique lieu, la « rue du Bon Augure ». Toutes les nuits, elle vend des cous de canard sur un marché traditionnel qui a fait la notoriété de cette rue et semble remonter à la nuit des temps. La « rue du Bon Augure » est un personnage à part entière, elle est en permanence nommée et répétée comme pour mieux souligner son



Franck Kleczewski

importance. Le marché de nuit doit beaucoup à Célé, une grande gueule que tout le monde ou presque respecte et qui ponctue joliment son discours de « c'est un comble ! ». C'est dans un style savoureux, une écriture piquante, alerte, rythmée, que nous est décrite cette tranche de vie. On y voit la jeune Célébrité non seulement se donner à corps perdu dans son activité nocturne, mais dans la journée, alors qu'elle devrait dormir, se débattre avec le quotidien, en particulier celui des

autres : une sœur qui a « réussi », des frères qu'il faut porter à bout de bras, une maison de famille à récupérer, une belle-mère à amadouer, une jeune serveuse à marier avec le fils du fonctionnaire gouvernemental... Et puis, un client, très respectable et étranger à la rue, qui s'éprend de Célé et toutes les nuits hante le marché... L'amour a bien du mal à s'infiltrer dans la vie de Célébrité. Des personnages jamais caricaturaux au sein d'un tableau plein d'humour de la Chine d'aujourd'hui, sa société, son Administration, ses hommes aux comportements peu reluisants, mais avant tout ses femmes qui luttent et doivent s'imposer en sachant que parfois la fin justifie les moyens.

FRANCK KLECEWSKI

[*Le Show de la vie*, Chi Li, traduction d'Hervé Denès (Actes Sud)]

et aussi

Le Musée de l'innocence d'Orhan Pamuk (Gallimard).

Petit Mao de Jacques Baudouin (JC Lattès).

Olivier de Jérôme Garcin (Gallimard).

Le Dîner de Herman Koch (Belfond).

Sept histoires qui reviennent de loin de Jean-Christophe Rufin (Gallimard).

EUREKA STREET

19 place de la République
14000 Caen
Tél. : 02 31 50 13 37
<http://eurekastreet.fr>
contact@eurekastreet.fr et sur Facebook

Les Jardins statuaires

de Jacques Abeille

ATTILA



Bénédicte Thomine et Pierre Thomine.

Quel bonheur à la lecture de ces jardins inattendus ! Ce livre, une des belles découvertes de l'année, se déploie paisiblement, vous habite et finit par vous hanter. Voyage fabuleux dans une contrée étrange où des statues de pierre poussent dans la terre, ce roman fait naître des visions aussi poétiques que fabuleuses. Tout le jour, un peuple de jardiniers silencieux taille, bine et conduit la pousse de ces statues. « Et il faut bien choisir, savoir reconnaître l'ébauche qui mérite de se développer, celle qu'on n'a encore jamais vue, la promesse d'un chef-d'œuvre rare. Il

n'est pas possible de laisser venir à terme tout ce qui naît et s'efforce de croître. » Cultiver des statues est le fondement de cette société, regroupée dans des plantations strictes et paisibles. Les routes y sont « larges et austères, bordées de hauts murs », on peut y croiser un convoi de statues mises au rebut, en partance pour une des limites de ce monde. Notre guide est un Candide, explorateur curieux qui cherche les secrets d'une sagesse perdue. Il est envoûté par le pays et cherche à tout comprendre de l'organisation de ces communautés dont il est au début l'hôte attentif. « Je quittai le domaine des statues qui maigrissent avec le sentiment d'y avoir rencontré un drame pour moi très proche et pourtant tout à fait inintelligible. Cet insaisissable m'obséda pendant tout le trajet. [...] La marche favorise la pensée, mais aussi les plus vaines obsessions, de là qu'on se met parfois à parler comme on marche, mécaniquement. » On peut, comme le héros, se faire ethnologue et scruter savamment cette drôle de société ou, comme le héros encore, se transformer en Indiana Jones et secourir une belle dame en détresse, faire face aux barbares venus du Nord qui préparent l'invasion du pays... Toutes les lectures sont possibles : voyager le nez sur la terre ou en prenant de la hauteur, et là de plus savants que moi vous serviront de guide. Les interprétations savantes, féministes et inspirées de ce conte philosophique mettront à nu la place de la femme, l'utopie et ses failles, en montrant une irrémédiable perte de contrôle de l'homme et la victoire finale de

la nature sur l'emprise humaine. Les lectures au ras de l'herbe se régaleront des aventures du héros et de sa belle dans cet étrange pays, et s'installeront tranquillement dans une langue intemporelle et ces phrases amples, poétiques et concrètes. De ce beau parcours initiatique, je préfère pour ma part me souvenir de ces images envoûtantes de statues devenues folles et poussant le « domaine des dieux » vers sa fin. Le dessinateur François Schuiten ne s'y est pas trompé en imaginant pour la nouvelle édition de ce livre chez Attila quelques dessins très élégants. On attend avec impatience la suite de ce Cycle des Contrées, « soleil noir de la littérature », œuvre sans égale en France. Un beau roman, une belle typographie, une belle couverture, le tout sur un beau papier : à ne pas rater !

BÉNÉDICTE THOMINE

[*Les Jardins statuaires*, Jacques Abeille (Attila)]

et aussi

La Vie sexuelle des super-héros

de Marco Mancassola (Gallimard).

La Ballade de Gueule-Tranchée

de Glenn Taylor (Grasset).

Little bird de Craig Johnson (Éditions Gallmeister).

L'Homme à la carabine de Patrick Pécherot (Gallimard).

C'est moi qui éteins les lumières de Zoyà Pirzād (Zulma).

LE BROUILLON DE CULTURE

29 rue Saint-Sauveur / 14000 Caen

Tél. : 02 31 86 81 05

www.brouillondeculture.fr

accueil@brouillondeculture.fr

LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

110 rue de Geôle / 14000 Caen

Tél. : 02 31 50 36 40



Les Barbares

de Jacques Abeille

ATTILA

La couverture se drape d'un noir mat et laisse surgir une statue couchée sur le flanc. Le lecteur aguerri découvre avec une certaine curiosité que l'illustration est signée François Schuiten, dessinateur entre autres du « cycle des Cités obscures ». Intrigués, vous feuillotez le livre... Vous remarquez alors que chaque chapitre est l'occasion de nouvelles illustrations soulignées par une police de caractères soignée et esthétique. Sans vous en apercevoir, vous cheminez déjà à travers l'univers des Contrées avec pour guide Jacques Abeille.

Plus de trente ans après *Les Jardins statuaires*, l'auteur nous propose avec *Les Barbares* un voyage qui commence avant même les premiers mots. Dans un monde et une époque indéterminés, la riche cité de Terrèbre se fait le théâtre d'une brève bataille la laissant aux mains de mystérieux guerriers des steppes et de leur Prince. La population s'accommode comme elle peut des nouvelles conditions de vie que lui imposent ces cavaliers. Le narrateur (qui ne nous sera présenté que par son titre de « professeur ») se retrouve dans une position singulière. Seul à connaître la langue des envahisseurs, il met ses connaissances au service des habitants. Autour de lui et avec l'aide de quelques homologues s'organise une contestation



Grégor Diakité

passive basée sur l'observation des us et coutumes des étrangers. Cette connaissance sera sa perte. Le Prince réclame le savant auprès de lui afin que ce dernier l'accompagne dans l'ultime périple qu'il prévoit à travers le monde des Contrées. Que les personnes hermétiques à la fantasy se rassurent, l'œuvre de Jacques Abeille ne se cantonne pas

à un style littéraire précis : elle en est une curiosité, un ovni qui traverse le paysage de la littérature française. Tour à tour récit de voyage, roman d'aventures, journal intime, compte rendu ethnographique, *Les Barbares* étonne par son écriture proche du classicisme, et d'un lyrisme envoûtant.

Cette année, par souci d'économie, délaissez votre maison en bord de mer, Jacques Abeille se fait, pour vous, l'organisateur d'un voyage à travers la langue et l'imaginaire.

GRÉGOR DIAKITÉ

[*Les Barbares*, Jacques Abeille (Attila)]

et aussi

Dernière nuit à Twisted River de John Irving (Seuil).

Spooner de Pete Dexter (L'Olivier).

Honorable société de Dominique Manotti et DOA (Gallimard).

Le Mur, le Kabyle et le Marin d'Antonin Varenne (Viviane Hamy).

Le Seigneur des porcheries de Tristan Egolf (« Folio », Gallimard).

LIBRAIRIE HÉMISPHERÈS

15 rue des Croisiers / 14000 Caen

Tél. : 02 31 86 67 26

www.librairiehemispheres.fr

http://librairie-hemispheres.blogspot.com

et sur Facebook

librairiehemispheres@orange.fr

Je ne suis pas d'ici

de Hugo Hamilton

PHÉBUS

Vid Cosic, jeune charpentier serbe de Belgrade fuit son pays ravagé par la guerre civile pour Dublin. Il tente de s'intégrer sur le sol irlandais, terre d'asile, en acceptant maints petits boulots manuels. De tempérament altruiste, il ne songe qu'à faire le bien autour de lui et à se glisser dans cette société : « J'ai aimé ce pays dès le moment où j'y ai posé le pied – les paysages, le vent, la météo versatile. Je n'avais envie de vivre nulle part ailleurs dans le monde. J'aimais cette faculté naturelle que vous avez d'aider les gens à se

sentir chez eux. Tout le bavardage. L'exagération. Les sens multiples qui se cachent derrière les mots. Je voulais prendre part à cette impressionnante amitié. » Il est néanmoins confronté aux regards racistes qui lui rappellent à chaque instant son statut d'immigré. C'est d'autant plus douloureux qu'il considère venir de nulle part ayant décidé de tirer un trait sur son passé en cultivant une amnésie qu'il croit être salvatrice. « J'aimais à imaginer que je recommençais à zéro, ici, que je repartais sur de nouvelles bases. Je n'avais pas eu d'existence avant d'arriver, et je ne me rappelais presque rien. » Sa vie va basculer lorsqu'il rencontre un avocat avec lequel il se lie d'amitié. Cet ami qui incarne l'espoir de se faire respecter est en proie au mal-être, reniant une partie de son enfance. Ces deux orphelins de leur passé vont nouer une relation fusionnelle faite d'embûches.

Ce roman est une réflexion sur l'étranger contraint à l'exil, sur la difficulté de se faire accepter et aimer dans un pays qui n'est pas le sien, où la langue, les repères et les codes sont à décrypter. Dans son roman *Sang impur*, Hugo Hamilton, né d'une mère allemande et d'un père irlandais, évoquait déjà la double culture. « Les gens tachetés, bigarrés, ce sont ceux qui, comme moi, possèdent une double identité. » À travers le regard d'un enfant, il abordait la difficulté de ne pas avoir « qu'une seule langue, qu'une seule histoire ».

Il définissait le langage comme « une conquête ». Outre cette thématique récurrente, il s'interroge également sur l'appartenance géographique mais aussi familiale. Toutes deux présentent des similitudes. Qu'est-ce qui les détermine et les conditionne ? Ne s'inscrivent-elles pas dans notre patrimoine identitaire ?

Ce roman « coup de cœur » plein d'humour et d'ironie nous promène également dans Dublin, ville grouillante et enivrante où se mêlent musiques celtiques, mythes et légendes. Une ville à la forte personnalité et identité que l'auteur nous invite à découvrir.

FLORENCE DUPUIS

[*Je ne suis pas d'ici*, Hugo Hamilton, traduction de Bruno Boudard, (Phébus)]

et aussi

Londres en bonne compagnie et New York en bonne compagnie (Dakota éditions).

Florence et la Toscane – Culture guides (Presses universitaires de France) (Sicile, Allemagne Scandinavie, Russie... dans la même collection).

Brooklyn de Colm Tóibín (Robert Laffont).

Les Mains rouges de Jens Christian Grøndahl (« Folio », Gallimard).

L'Ombre de ce que nous avons été de Luis Sepúlveda (« Points », Seuil).



Bénédicte et Florence Dupuis.



Marylise Corelli

Qu'est-ce qui fait un grand roman ?

Une histoire originale bien construite, des personnages auxquels on s'identifie, une force qui vous pousse à tourner les pages et ne vous lâche pas. De l'émotion, du suspense, des questionnements qui obligent le lecteur à se remettre en cause dans sa relation aux autres et au monde. Tous ces ingrédients sont

réunis dans le dernier roman d'Orhan Pamuk, *Le Musée de l'innocence*, aux éditions Gallimard (2011). Après *Istanbul* et *D'autres couleurs*, l'auteur revient enfin au roman en 2006, année où il a obtenu le prix Nobel de littérature. Au début du livre, Kemal se souvient du moment le plus heureux de sa vie. C'était quand il embrassait l'épaule de Füsün, il avait 30 ans, elle en avait 18. Quelques jours plus tard, Kemal devait se fiancer avec Sibel, une femme que tout le monde trouvait parfaite pour lui. Il était d'accord lui aussi avec cette idée. Il savait qu'il se sentirait bien aux côtés de Sibel toute sa vie durant. D'ailleurs, il n'imaginait pas les choses autrement. Mais ça, c'était avant de rencontrer Füsün, une cousine éloignée et pauvre, avec laquelle il s'engage dans une liaison dont il ne se remettra jamais. Kemal se fiance avec Sibel en grandes pompes. Juste après, Füsün disparaît. C'est à ce moment-là que Kemal se rend compte à quel point il est fou amoureux de cette femme qu'il a laissée partir. Mais ce n'était pas

aussi simple dans la Turquie des années 1970. Si l'élite d'Istanbul veut copier le mode de vie occidental, elle est encore prisonnière de principes auxquels Kemal va bientôt s'opposer, faisant montre d'une véritable audace.

Il avoue à Sibel son amour pour Füsün et rompt ses fiançailles. Puis, il se lance à la recherche de celle qu'il aime. Mais elle a effacé ses traces. Le temps passe, Kemal ne veut pas renoncer, d'autant plus qu'à chaque jour qui passe son amour s'intensifie. Quand il finit par retrouver sa trace, Füsün est mariée à l'un de ses amis d'enfance. Mais loin de se résigner, Kemal verra son obsession monter d'un cran et fera tout pour « récupérer » son amour. Qu'importe que Füsün soit mariée, il sait qu'elle redeviendra sienne un jour ou l'autre. Il fera tout ce qu'il faut pour qu'elle retombe dans ses bras, même si les mœurs de son pays l'empêchent de se retrouver seul dans la même pièce qu'une femme mariée.

Pendant des années, il saura se montrer patient, obstiné, méticuleux. Sous l'emprise de l'amour qu'il lui porte, Kemal pense constamment à Füsün. Il ne peut plus emprunter certaines rues, car il sait que des éléments la lui rappelant apparaîtront. L'amour le ronge comme une maladie. C'est la pire des souffrances, mais c'est aussi le plus grand des bonheurs. La seule présence de l'être aimé le submerge de bonheur. Un regard suffit à le faire chavirer.

Un jour qu'il rend visite à la famille de Füsün, Kemal subtilise une simple règle ayant appartenu à la jeune femme : ce sera la première pièce d'un musée qu'il consacrera à son amour perdu, « le musée de l'Innocence ». Kemal va se mettre à collectionner une multitude d'objets qui appartiennent à son amour ou qu'elle a simplement touchés, mais aussi d'autres qui la lui rap-

pellent. Il devient ainsi « l'anthropologue de son propre vécu ». « Le désir insatiable de vivre et de revivre ces moments de volupté et l'accoutumance à ces plaisirs sont assurément le carburant essentiel de [son] récit ». Avec une finesse psychologique rare, Orhan Pamuk suit l'itinéraire de cet homme fou d'amour, qui découvre que la seule chose qui lui importe dans la vie, c'est d'aimer une femme, quitte à ne pas être aimé en retour comme il pense le mériter. Qu'est-ce qui fait un grand roman ? Le style ? L'intrigue ? Et si c'était également lorsque le lecteur tombe amoureux d'un des personnages. En effet, qui résisterait au charme de Füsün ? C'est bien là où le philtre d'amour inoculé par Pamuk opère. Le lecteur est d'autant plus subjugué que la créature fatale est loin de n'être qu'un objet de désir, elle est une femme qui saura se libérer pour mieux s'affirmer au sein d'une société archaïque. Même si parfois certains mots peuvent paraître outranciers, il ne l'est pas de dire que *Le Musée de l'innocence* est un pur chef-d'œuvre.

MARYLISE CORELLI

[*Le Musée de l'innocence*, Orhan Pamuk, traduction de Valérie Gay-Aksoy (Gallimard)]

et aussi

Du bon usage des étoiles de Dominique Fortier (Éditions de la Table Ronde).

Les Trois Lumières de Claire Keegan (Éditions Sabine Wespieser).

Entre ciel et terre de Jón Kalman Stefánsson (Gallimard).

La Lignée du forgeron de Marcello Fois (Seuil).

Parrot et Olivier en Amérique de Peter Carey (Christian Bourgois éditeur).

LES SCHISTES BLEUS

10 Rue François-La-Vieille
50100 Cherbourg-Octeville
Tél. : 02 33 02 05 65 / schistesbleus@gmail.com



Le temps s'est arrêté : en quelques jours, les deux amoureux ont vécu tout ce qu'on peut vivre en une éternité. Peut-être bien que tout n'est question que d'attention, de prendre le plus grand soin de ce que le hasard nous offre. Encore faut-il faire totalement confiance à ce hasard qu'on a coutume de mépriser, s'y abandonner avec rire, danse et gourmandise, et, surtout, ne pas prendre son histoire le moins du monde au sérieux. Que de contradictions faut-il assumer, pour accéder au divin.

Comme c'est doux, pour nous, actuellement, qui frôlons le gouffre, d'entendre cette voix amie, attentive, soucieuse, qui nous confie que l'essentiel n'est pas totalement invisible, qu'il est seulement gardé secret, caché dans des détails ou des mouvements « infimes », mais qu'il reste à la portée de ceux qui savent où et comment regarder. C'est le roman et ses personnages, la ville de Florence, le montreur de marionnettes, la bibliothécaire, le libraire qui parlent ainsi à notre oreille sensible, mais c'est surtout l'auteur, lui-même personnage à l'intérieur de la trame, qui vient en personne nous livrer le fruit du travail de toute une vie, c'est-à-dire ce qu'il a compris du monde, du bonheur, de l'amour, et de la liberté. Parce que Grozdanovitch ne veut pas qu'on oublie que romanesque et réalité sont inextricablement mêlés, que le roman n'a pas pour but de nous distraire de la réalité



Béatrice Lecuru

du monde, mais bien au contraire qu'il nous offre le recul nécessaire pour mieux comprendre et soi-même, et les autres, et le monde tout entier dans son incommensurable complexité. Quel dommage que la fiction soit si rarement convoquée ; c'est là le grand objet de la mélancolie des marionnettes. C'est

pourtant en la riche et foisonnante compagnie des auteurs que Denis Grozdanovitch appréhende le monde ; avec lui nous arpentons ses lieux de prédilection et de silence, bibliothèques, librairies, théâtres désaffectés, châteaux en ruine, bois sauvages, jardins oubliés. C'est là qu'il note des passages, prend des notes, va de retrouvailles en convergences, rencontre ceux qui, comme lui, cultivent avec joie la pensée des morts ; le roman n'est rien d'autre qu'une interminable conversation, véritable joute verbale où s'apaise un peu l'angoissante obsession de « l'inaccompli ». C'est

là que tous, personnages et lecteur, font l'expérience de cette « fraternité spirituelle » qui vous fait entrevoir quelque chose de la beauté et de la grandeur du monde, qui vous rend soudain capable d'entendre ce que dit la mousse au creux des arbres, de saisir le sourire d'une fleur, d'arrêter le temps.

Ce roman est un cœur qui parle, qui dit ses émerveillements, mais aussi ses hésitations, ses maladresses, ses tragiques contradictions ; il est si lucide quant à l'immense vacuité de sa vie qu'on rit avec lui, pour ne pas laisser venir le désespoir, et parce qu'on sait bien de quoi il parle.

BÉATRICE LECURU

[*La Secrète Mélancolie des marionnettes*, Denis Grozdanovitch (L'Olivier)]

et aussi

Conte d'exploitation de Dominique Sigaud (Actes Sud).

De bouche à bouches de Chantal Pelletier (Éditions Joëlle Losfeld).

Pèlerinage à Tinker Creek d'Annie Dillard (Christian Bourgois éditeur).

Lonesome dove de Larry McMurtry (Éditions Gallmeister).

Dans la mer il y a des crocodiles de Fabio Geda (Liana Levi).

La Secrète Mélancolie des marionnettes

de Denis Grozdanovitch

L'OLIVIER

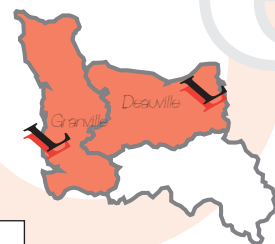
LA LIBRAIRIE DU MARCHÉ

Place du Marché

14800 Deauville

Tél. : 02 31 88 92 95 / Fax : 02 31 88 83 19

librairiedumarche@orange.fr

Le Journal intime
de Benjamin Lorca

d'Arnaud Cathrine

VERTICALES

Pour son septième roman, Arnaud Cathrine évoque un thème qui lui est cher, celui de la disparition. Cette dernière est affrontée de manière brutale : dès les premières lignes, on apprend que Benjamin Lorca, jeune romancier, est mort, il s'est suicidé à 34 ans. Pour évoquer le disparu, ses proches prennent successivement la parole : son éditeur, son frère, son meilleur ami et son ex-compagne. Du plus éloigné au plus intime, à l'inverse du temps qui passe, ce récit à quatre voix esquisse, par fragments, le portrait d'un écrivain pudique qui se livrait peu. L'évocation du disparu se fait par le prisme du journal intime que laisse le disparu, à chacun donc de se démener avec la douleur de la perte alourdie du poids de ce journal.

Édouard, son éditeur, grand admirateur des écrits de Benjamin, amoureux (éconduit), craint à la lecture du journal d'y découvrir son nom mais crève de pouvoir lire la seule concession de son auteur à l'autobiographie. Benjamin n'écrivait que des fictions, autre façon de ne pas se livrer. Pour les trois autres protagonistes, le rapport au journal intime est différent, ils en connaissent l'existence. Mais au-delà de la question de le livrer au « charognard » que représente à leurs yeux l'éditeur, ils se demandent simplement s'ils doivent le lire. Quelles vérités vont-ils y trouver sur Benjamin et sur eux-mêmes ?



David Ezvan

Martin, le petit frère, personnage sans relief, dénué d'amour-propre, empêché par ses névroses, incapable de quitter le nid familial, voyait en Benjamin un étranger dont il n'a su se faire aimer. Ronan, le jumeau artistique qui a provoqué Benjamin à découvrir qui il était en le jetant sur les planches, qui a « bataillé en somme pour qu'il s'aime davantage », lui avait promis de détruire son journal s'il venait à disparaître ; devenu son légataire universel, doit-il trahir son ami et permettre ainsi qu'existe une œuvre posthume de Benjamin, comme Brod le fit avec des écrits de Kafka ? Ninon, l'ex-compagne, autre légataire universel, pour qui Benjamin meurt chaque fois qu'elle se réveille,

était sans doute la première lectrice. Elle a lu les nouvelles du début, les romans inachevés. Elle est la dernière à prendre la parole : ainsi, avec ses mots, on s'approche au plus près de Benjamin. Avec ce roman, Arnaud Cathrine interroge les vivants pour comprendre le disparu. L'exercice de deuil est différent pour chacun, comme le choix qu'ils vont faire face à ce journal. De ces quatre récits se dessine par fragments le personnage de Benjamin, terriblement aimé par les siens, mais souffrant du désamour de lui-même. L'écriture d'Arnaud Cathrine est une écriture sensible tout en pudeur et non-dits, portée par un style extrêmement maîtrisé.

DAVID EZVAN

[*Le Journal intime de Benjamin Lorca*, Arnaud Cathrine (Verticales)]

et aussi

Nos ancêtres les Gaulois et autres fadaïses de François Reynaert (Fayard).

Le Polygame solitaire de Brady Udall (Albin Michel).

Vengeances de Philippe Djian (Gallimard).

Ce qu'aimer veut dire de Mathieu Lindon (P.O.L.).

La Vie très privée de Mr Sim de Jonathan Coe (Gallimard).

LE DÉTOUR

62 rue des Juifs / 50400 Granville

Tél. : 02 33 50 90 03

www.librairie-le-detour.fr

contact@librairie-le-detour.fr et sur Facebook

Spooner

de Pete Dexter

L'OLIVIER

C'était début janvier et la rentrée littéraire démarrait doucement, quand la nouvelle m'arriva : un nouveau roman de Pete Dexter allait sortir en février. On pourrait penser qu'étant libraire, j'ai depuis longtemps cessé de m'enthousiasmer pour mes auteurs favoris et que je ne compte plus les jours restant avant la sortie de leurs nouveaux livres. C'est sans doute plus rare qu'auparavant, pourtant certains écrivains déclenchent encore ce genre de réactions, et Pete Dexter est en tête de liste ; alors me voilà à piétiner en attendant que le mois de janvier finisse de s'écouler. Auteur mystérieux, Pete Dexter (né en 1943) vit sur une île au large de Seattle qu'il ne quitte presque jamais.



Raphaël Naklé et Fany Héquet

Très peu de photos de lui circulent et ses apparitions médiatiques sont quasiment inexistantes. Journaliste dans sa jeunesse, sa vie a basculé quand il a été violemment agressé au début des années 1980, ce qui l'a obligé à subir plusieurs interventions chirurgicales. Après ces événements, il s'isole sur son île et se met à écrire. Il est sans doute l'un des plus grands auteurs de roman noir américain vivant, et pourtant il n'a publié que six livres. On lui doit notamment *Deadwood* (adapté en série télévisée avec le succès que l'on connaît), *Cotton Point*, et surtout *Paperboy* et *Train*, deux immenses romans où l'ambiguïté règne en maître absolu.

Mais *Spooner* n'est pas un roman noir, et avant sa sortie on apprend qu'il a un fort caractère autobiographique. *Spooner* est en réalité le double littéraire de Pete Dexter. Comment un tel auteur va-t-il s'y prendre pour raconter sa propre histoire ? C'est évidemment la question que l'on se pose en commençant à lire. Pete Dexter ne nous déçoit pas. Son style est toujours aussi impressionnant. On le connaissait pour ses phrases percutantes et courtes, nous savons maintenant qu'il sait faire des phrases très longues et qu'il excelle aussi dans cet exercice.

On comprend aussi que son originalité d'écrivain, sa manière unique de raconter des histoires, est totalement liée à sa vie, car il est lui-même atypique. Une histoire racontée par Pete Dexter ne suit jamais le cours logique auquel vous pensiez mais va toujours dans des

directions que le lecteur n'aurait jamais pu imaginer, elle se raconte avec les non-dits, les choses qu'il n'écrit pas mais qui ont une place tout aussi importante que celles qui sont imprimées. *Spooner* est dans la vie comme les histoires que Pete Dexter raconte. Il fait des choses incompréhensibles pour son entourage, ne les explique jamais, et quand il est en difficulté, il prend toujours la décision la moins appropriée. Ainsi, quand il est accusé d'avoir écrit un article mensonger sur un soi-disant dealer et se voit menacer de représailles, il n'hésite pas une seconde et va voir la personne en cause pour éclaircir l'affaire. Où sont ses motivations ? Il ne le sait pas lui-même, mais c'est comme ça qu'il se fait littéralement « casser la gueule ». En filigrane, c'est notre époque et ses valeurs qui sont le sujet de ce livre ; *Spooner*, inadapté à cette société, en fait ressortir les décalages et les travers.

RAPHAËL NAKLÉ

[*Spooner*, Pete Dexter, traduction d'Olivier Deparis, (L'Olivier)]

et aussi

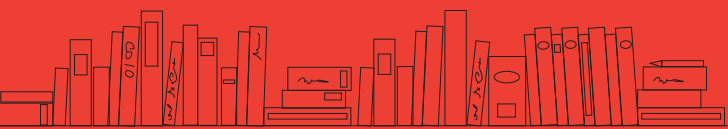
Les Privilèges de Jonathan Dee (Plon).

Le Bleu est une couleur chaude de Julie Maroh (Glénat) / bande dessinée.

Polina de Bastien Vivès (Casterman) / bande dessinée.

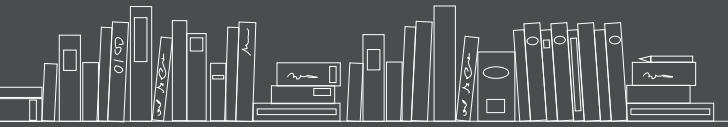
C'est un livre de Lane Smith (Gallimard) / jeunesse.

Heureusement de Rémy Charlip (Éditions MeMo) / jeunesse.

LA PLUME AU VENT7 avenue Victor-Hugo / 14100 Lisieux
Tél. : 02 31 62 08 34

Dorothée Weil

Mon intérêt pour ce livre est né d'une rencontre, celle entre une libraire et un client : Alain Rouet, physicien de grande renommée, consultant pour de nombreuses multinationales, installé dans le pays d'Auge, collectionneur d'arbres et... écrivain. Intriguée par son parcours de vie, je me lance dans la lecture de son troisième roman : *Le Journal de Fanny*, paru aux éditions L'Harmattan. Je ne referme le livre qu'à la fin, une heure trente plus tard, et je suis conquise.

LE GOÛT DES MOTS34 place du Général-de-Gaulle
61400 Mortagne-au-Perche
Tél. : 02 33 25 02 04 / Fax : 02 33 73 79 09
<http://goutdesmots.canalblog.com>
et sur Facebook / legoutdesmots@orange.fr

Noah est une jeune femme d'une trentaine d'années. Elle est mariée à Fabien, brillant universitaire un peu plus âgé qu'elle, et elle est mère d'une ado. Artiste, elle a reçu une commande importante de la part d'un client et décide de s'isoler dans un studio pour en faire son atelier. Alors que toutes les conditions semblent réunies pour qu'elle puisse travailler sur ce projet, l'inspiration n'est pas au rendez-vous, et ses relations avec son mari se dégradent, sans raison apparente, ce qui n'est pas sans la perturber. Noah a vécu une enfance singulière, grandissant sur l'île de Gorée, au Sénégal, auprès d'un père qu'elle idolâtre (elle l'appelle simplement « Dieu »). Il est ethnologue et plutôt atypique ; il lui arrive de quitter l'île en planche à voile vêtu de son costume et sa cravate. Enfant, Noah ne vivait pas comme une *toubab*, le nom donné aux touristes blancs privilégiés, mais comme une gosse des rues, avec tous ses copains, petite blondinette un peu garçon manqué, jamais la dernière pour les bagarres ou les expéditions hasardeuses. C'est en s'installant dans son nouvel atelier parisien, en investissant les lieux, qu'elle redécouvre une boîte pleine de souvenirs et que les événements de son enfance et de son adolescence remontent à la surface. L'Afrique fait partie de sa vie, elle y a vécu, en a des souvenirs très nets, elle connaît cette terre et ses habitants. Pourtant, elle garde l'Afrique à distance et en parle peu. Son passé africain reste en elle, et elle ne le partage pas. Y compris avec sa propre fille, qui envie et idéalise la liberté de sa mère à son âge. Le petit bunker de Noah, c'est donc cet atelier-refuge,



Benoît Cagneaux et Frédérique Franco

ce nid qu'elle s'est construit pour se (re)construire elle-même. C'est aussi une référence à un épisode douloureux de son enfance, une scène qu'elle a vécue dans un ancien bunker sur une plage. Un événement qu'elle raconte avec ses mots et ses souvenirs d'enfant, avec beaucoup de simplicité et de naïveté, ne mesurant pas alors sa gravité. Toute la richesse du roman est là. Marine Bramly nous entraîne à Paris et au Sénégal, par d'habiles allers-retours entre passé et présent. Le présent est raconté par Noah, femme trentenaire, fragile et attachante, et le passé est raconté par la petite fille qu'elle a été, avec ses mots, ses émotions et son regard d'enfant. Le roman est vivant et captivant. Il explore la créa-

Mon petit bunker**de Marine Bramly****JC LATTÈS**

tion artistique, ou des thèmes tels que les traces de l'enfance sur nos vies d'adulte, l'idéalisation d'un passé révolu, les projections des parents sur leurs enfants... L'écriture est vive et sensible et nous transporte. Il y a beaucoup d'humour dans ce récit de la vie d'une gamine intrépide et débordant d'énergie. Et beaucoup d'émotions aussi, car cette enfance rêvée, entre liberté et soleil, n'est pas si rose et laisse des empreintes indélébiles.

Marine Bramly nous parle d'un pays qu'elle connaît bien ; comme Noah, elle est née au Sénégal et y a passé une partie de son enfance. Son précédent roman, *Festin de miettes*, histoire d'amitié entre deux fillettes devenues adultes se déroulant entre France et Sénégal, était tout aussi captivant. Son écriture pleine d'énergie nous entraîne et nous touche en plein cœur.

FRÉDÉRIQUE FRANCO[*Mon petit bunker*, Marine Bramly (JC Lattès)]**et aussi****La Désirante** de Malika Mokeddem (Grasset).**Les Insurrections singulières**

de Jeanne Benameur (Actes Sud).

L'Histoire la plus incroyable de votre vie de Chitra Banerjee Divakaruni (Éditions Philippe Picquier).**Une lointaine Arcadie** de Jean-Marie Chevrier (Albin Michel).**Conte d'exploitation** de Dominique Sigaud (Actes Sud).**Le Journal de Fanny****d'Alain Rouet****L'HARMATTAN**

L'histoire de Fanny est passionnante, autant que ce personnage est attachant.

Fanny veut être embauchée par une grosse multinationale qui cherche la personne capable de satisfaire ses actionnaires coûte que coûte. Elle va se transformer en machine de guerre, pour la rentabilité, pour les « stock-options », pour séduire ces messieurs tout en haut, au sommet de l'échelle. Elle va écraser, humilier, licencier... D'une force extraordinaire, elle est le rouleau compresseur d'une société d'aujourd'hui, où les combats de gladiateurs se déroulent pendant le conseil d'administration, où faire de l'argent est le principal objectif.

Voilà le premier plan, voilà la vie de Fanny, en tout cas, cette vie que le narrateur, observateur extérieur, perçoit, mais...

La force de ce roman réside aussi dans sa construction sous forme de collage. S'y superposent la narration, le journal de Fanny et ses poèmes. Trois formes d'écriture, trois styles de rédaction, trois facettes du personnage nous entraînent dans la construction d'un puzzle qui, à la fin, nous révèle Fanny.

Le style est rapide, bref, concis ; il va droit au but, touche, fait mouche comme cette femme que j'aurais aimé rencontrer. Un livre grand public, facile à lire, bien écrit.

À lire quand on est une femme, parce que Fanny incarne la Femme dans sa complexité, sa force, sa faiblesse ; parce qu'elle est chacune d'entre nous dans ses combats quotidiens – il est d'ailleurs surprenant qu'un homme écrive aussi bien le journal d'une femme.

À lire quand on est un homme, parce que tous tomberont inmanquablement amoureux de Fanny.

Dans le même temps, Alain Rouet publie une « fantaisie » appelée *Un Druides*, aussi aux éditions L'Harmattan, réflexion plus littéraire autour de la vie, de la mort.

DOROTHÉE WEIL[*Le Journal de Fanny*, Alain Rouet (L'Harmattan)]**et aussi****Le Garçon dans les nuages**

de Valérie Rocheron-Oury (Plume en herbe).

Les Yeux d'Édith de Jean-Blaise Djian et Nicolas Ryser (Vents d'Ouest).**La Nonne et le Brigand** de Frédérique Deghelt (Actes Sud).**Allmen et les libellules** de Martin Suter (Christian Bourgois éditeur).**Mississippi** d'Hillary Jordan (Belfond).